

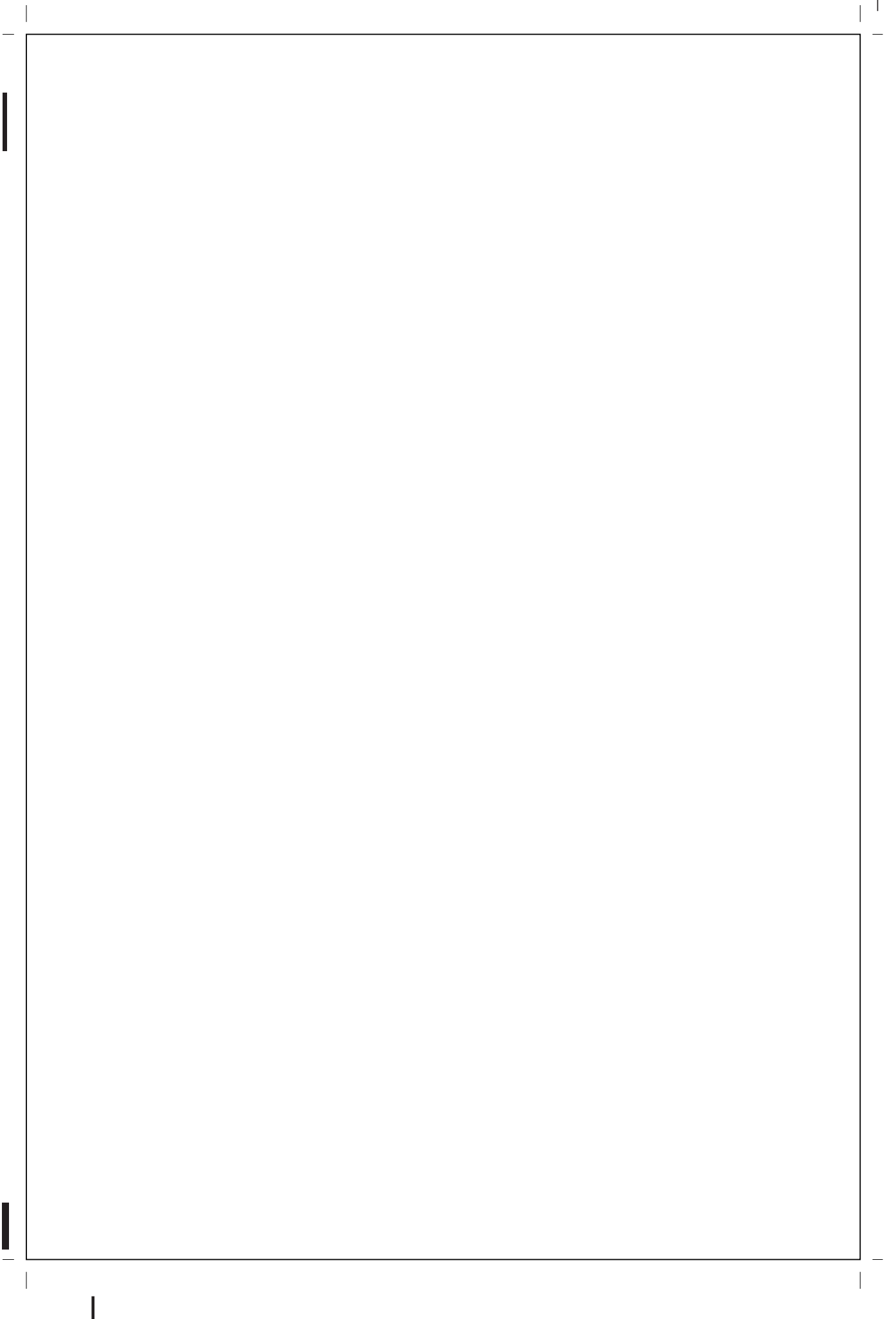
T



1

1

1



Sunaura Taylor

Braves bêtes

Animaux et handicapés, même combat ?

*Traduit de l'américain par
Élisabeth Sancey et Cyrielle Ayakatsikas*

Les Éditions du
PORTRAIT

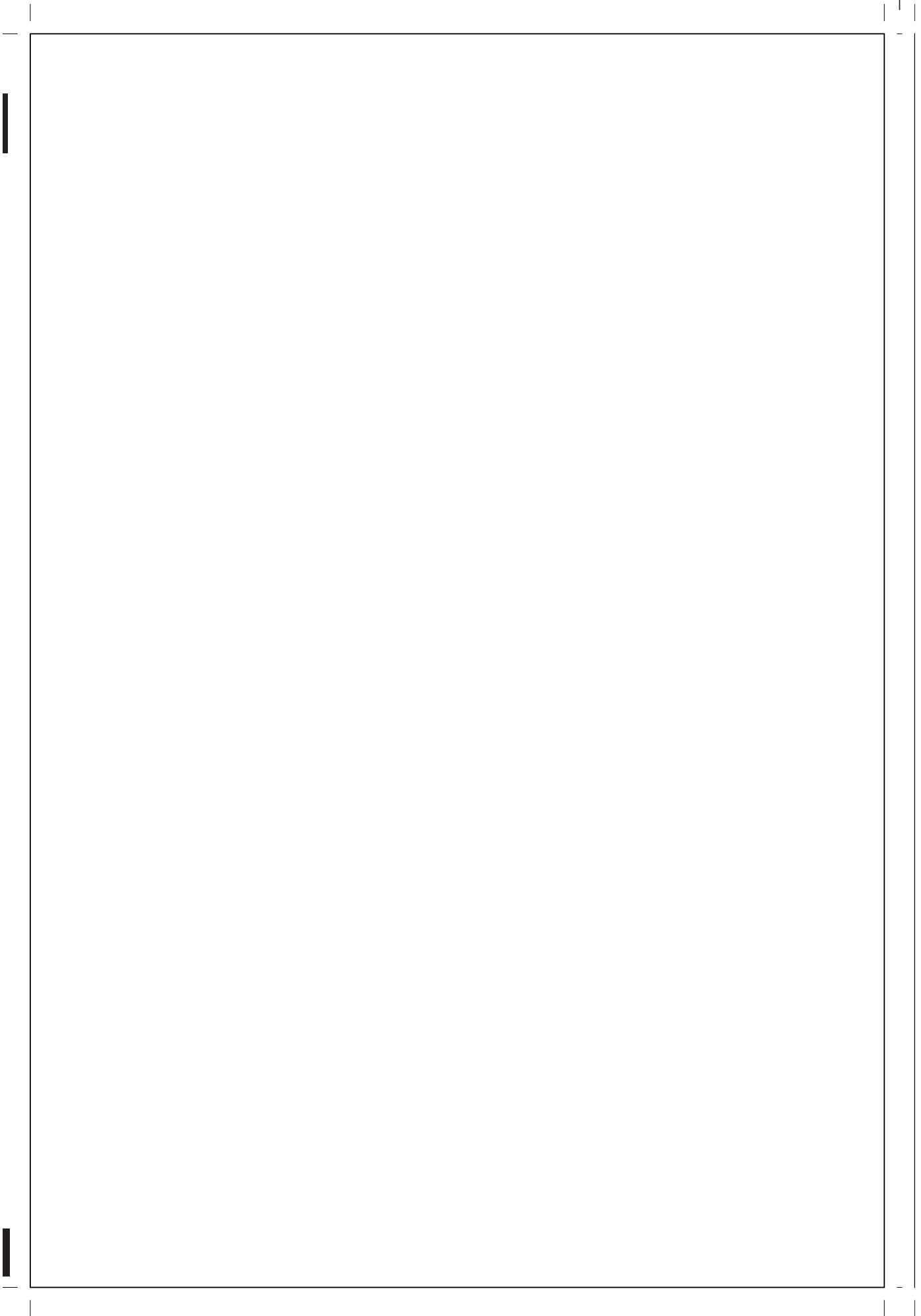
Retrouvez l'ensemble des parutions des Éditions du Portrait sur :
leseditionsduportrait.fr

Ouvrage publié sous la direction de Rachèle Bevilacqua

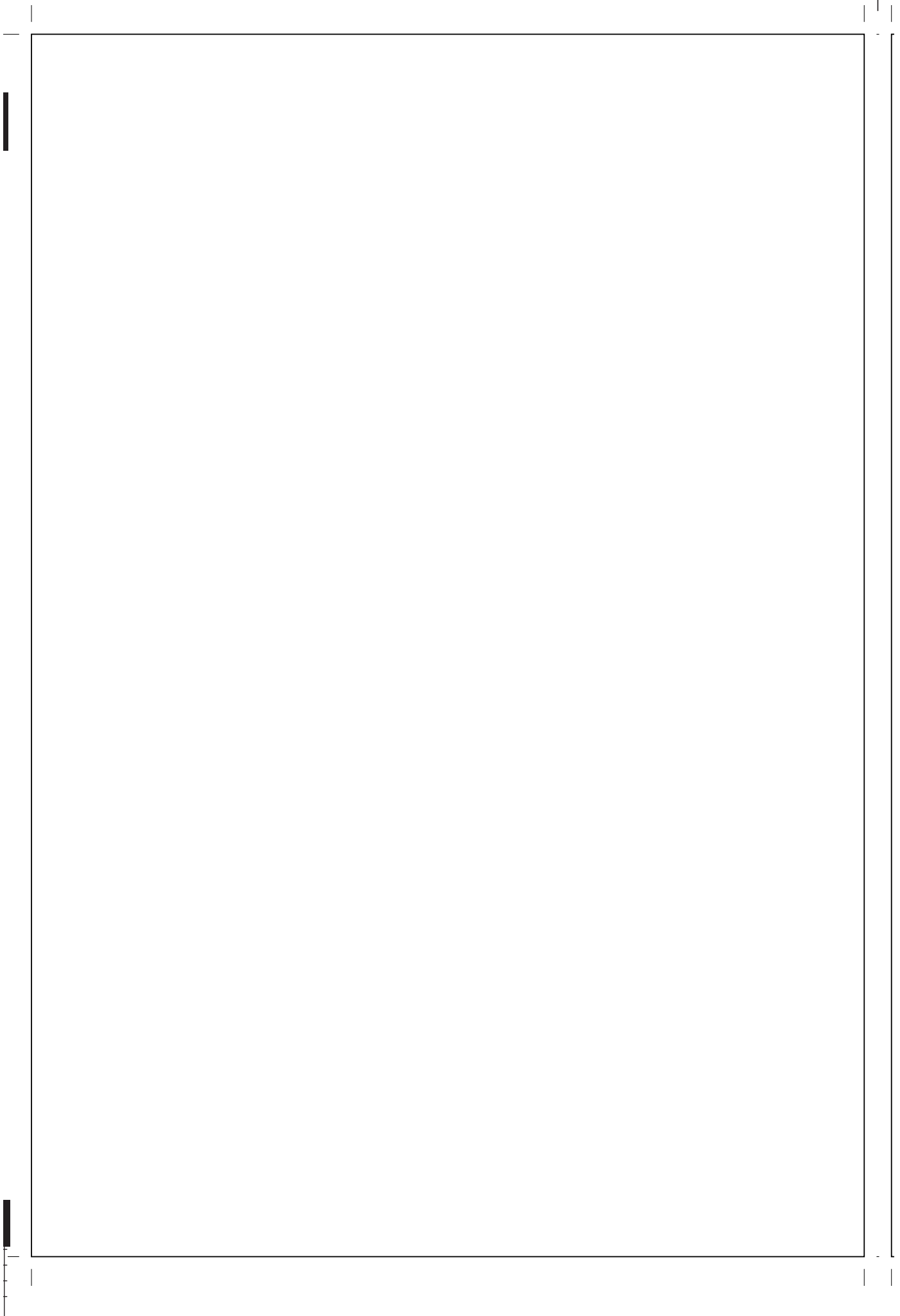
Édition originale : *Beasts of Burden : Animal and Disability Liberation*
New York, New Press, 2017
www.thenewpress.com

Copyright © 2017 by Sunaura Taylor. All rights reserved
Copyright © 2019, Les Éditions du Portrait pour la traduction française
ISBN 978-2-37120-019-7

*À David, Leonora et Bailey, trois de mes animaux favoris.
Et en mémoire de ce cher Jeremy Ayers, l'ami de toute créature.*



*Ce sont toutes des bêtes de somme,
en un sens, faites pour porter une certaine partie de nos pensées.*
Henry David Thoreau



Note de l'éditrice

Le livre que vous allez découvrir éclaire sur un système de valeurs discriminant lié au corps : le validisme, également appelé capacitisme. Le terme validisme est une traduction* de l'anglais *ableism* (*able* : *capable, compétent*).

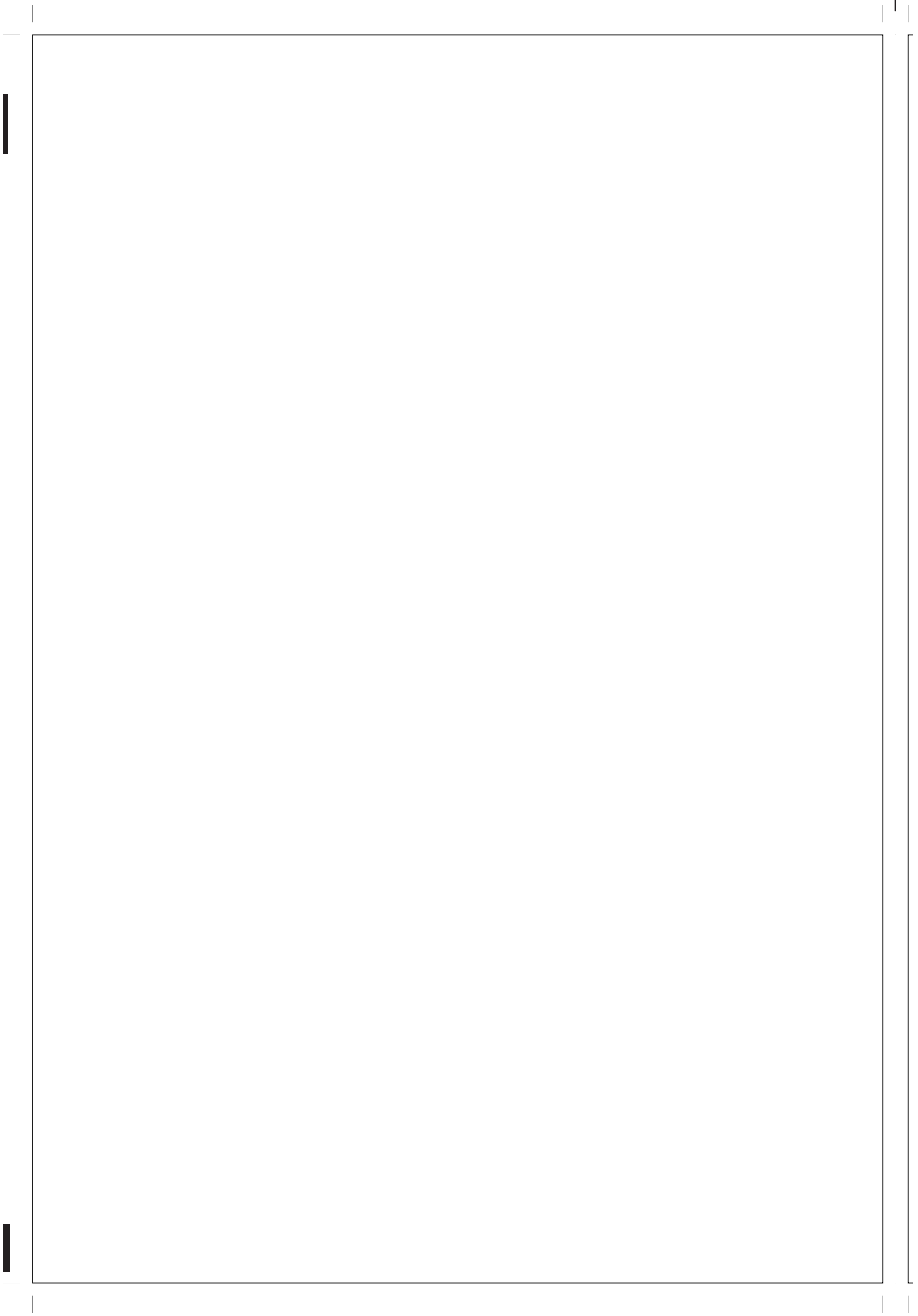
Ce système établit une hiérarchie entre les êtres, selon leurs capacités intellectuelles, physiques et affectives. Seuls le corps et l'esprit *valides*, dotés d'une raison cartésienne et d'une bonne santé, sont socialement reconnus et jugés susceptibles d'agir et de représenter la vie. C'est ce qui donnerait à une existence sa valeur. Le corps, l'esprit *invalides* sont eux, consciemment ou pas, dévalorisés, déconsidérés voire déclassés. Ce système, nous l'avons tous, qu'on le veuille ou non, intériorisé.

Il nuit en premier lieu aux personnes handicapées et à toutes celles et ceux qui ne correspondent pas à la *norme valide* : grand âge, maladies chroniques, dépressions, physiques atypiques, mais aussi timidité extrême, manque de courage par rapport à une norme conquérante...

Le validisme autorise et légitime aussi la maltraitance et l'exploitation industrielle des animaux. C'est parce que l'animal n'est pas doté des mêmes capacités intellectuelles, physiques et affectives que la personne valide que l'être humain justifie sa violence à son égard : gavages, déformations et mutilations pour atteindre une hyper-rentabilité, expérimentation sur les animaux pour l'industrie pharmaceutique, usage de l'animal à des fins touristiques et de divertissement.

Voilà comment le combat contre les oppressions vécues par les personnes handicapées et la lutte pour les droits des animaux peuvent se rencontrer dans l'analyse menée par Sunaura Taylor. « J'ai voulu montrer que validisme et spécisme étaient inextricablement liés », annonce ainsi Sunaura Taylor. Le spécisme, explique-t-elle, « c'est croire que les êtres humains sont supérieurs à tous les autres animaux et fermer les yeux sur nos pratiques et notre domination sous prétexte que nous, humains, sommes au-dessus des animaux, tant sur un plan spirituel que biologique ».

* Nous avons choisi de traduire *ableism* par *validisme* plutôt que par *capacitisme* car il est le terme choisi par les milieux militants français et que l'autrice, Sunaura Taylor, a fait de la cause des handicapés son combat. Il nous paraissait important de rester dans ce registre et d'« oser » le terme technique inconnu du grand public.



Prologue : *Le camion de poulets*

Si je ne devais attribuer qu'une origine au regard que je porte aujourd'hui sur les animaux et le handicap, ce serait un souvenir d'enfance. Nous sommes au début des années 1990, dans l'État de Géorgie. Là-bas, les étés sont étouffants, humides, poisseux : une épreuve. Je me revois sur l'autoroute, dans la voiture familiale dont la climatisation semblait toujours défectueuse. Accablée de chaleur, je bois des quantités d'eau et de soda dans des gobelets géants Big Gulp. Je regarde par la vitre et je vois passer d'innombrables rangées de poulets dans d'énormes camions lancés à vive allure – ce qui n'a rien d'inhabituel. Ces poulets sont vivants, souvent tellement comprimés les uns contre les autres que le camion lui-même semble porter des plumes. Ils sont clairement en train de mourir, cuits à petit feu sur la route dans leur transport express. Ces oiseaux sont difformes, ils font peine à voir, quand ils ne tombent pas carrément des cages grillagées qui les retiennent. Mon frère, mes sœurs et moi trouvons ces camions horribles. Des véhicules d'une cruauté sans nom ne cessent de défiler en vrombissant, et personne ne semble les remarquer. Chaque fois que nous en voyons un, nous retenons tous les quatre notre souffle jusqu'à ce qu'il soit passé. Au début, c'était à cause de l'odeur épouvantable – vitres baissées, les relents d'oiseaux mourants et de fiente nous parvenaient avant le camion lui-même – mais ce geste, cesser de respirer, a pris au fil du temps une portée symbolique. C'est devenu

notre manière d'affirmer que quelque chose de profondément anormal se produisait juste à côté de nous.

En 2006, longtemps après avoir commencé à prêter attention à ces camions, j'ai déposé une demande d'inscription à l'université de Berkeley. L'art m'intéressait, je peignais depuis des années et je souhaitais intégrer un cursus de master en beaux-arts. Avant de quitter la Géorgie pour la Californie, un désir s'est imposé à moi : je voulais peindre un de ces transports de volailles que j'avais vus tant de fois dans mon enfance.

Quelques mois auparavant, je m'étais rendu compte que je vivais à deux pas d'une usine de « transformation » de poulets, la destination finale des camions. Comme cela arrive si souvent, l'énorme complexe industriel était invisible pour la plupart des habitants relativement aisés de notre ville, caché le long d'étranges routes isolées où la pollution, l'odeur et les travailleurs atrocement mal payés – des immigrants pour la plupart – étaient imperceptibles. J'ai eu l'idée de photographier l'un des poids lourds garés à l'extérieur de l'usine. Ma tentative s'est soldée par un échec – j'y suis allée avec mon frère Alex et mon compagnon David, mais on nous a rapidement jetés dehors – alors j'ai demandé à une connaissance qui y travaillait de faire ces images pour moi. Je les ai obtenues, mais dès le lendemain, cette personne se faisait licencier.

Ces photos m'ont inspiré une série de tableaux d'animaux dans des fermes industrielles, mais aussi, à bien des égards, ce livre. J'ai passé un an à représenter le camion de volailles sur une grande toile (environ trois mètres par deux mètres cinquante). À un moment donné, j'ai compté le nombre de poulets que j'avais réussi à reproduire d'après la photo – il y en avait plus d'une centaine. Ma première intention était de réaliser une image grandeur nature, mais cela aurait pris trois fois plus de temps. En peignant, j'ai peu à peu pris conscience de l'échelle démesurée à laquelle les animaux étaient exploités et tués dans ce pays. Mes cent et quelques poulets ne représentaient qu'une fraction de ceux qui étaient emprisonnés dans le camion. Et des véhicules comme celui-ci, il y en avait un nombre incalculable qui se dirigeaient vers des abattoirs. United

Poultry Concerns* fait état de « plus de cinquante milliards de poulets abattus actuellement dans le monde, chaque année¹ ».

Lors de mes recherches, j'ai découvert que les animaux que j'étais en train de peindre étaient des poules pondeuses, une espèce différente des « poulets à rôti » utilisés pour leur viande. J'ai appris qu'elles vivaient dans des espaces confinés. Que des centaines de millions de poussins mâles étaient jetés au rebut chaque année aux États-Unis, parce qu'inutiles à l'industrie des œufs. Mais aussi que les poules elles-mêmes, après avoir pondu pendant près d'un an, étaient tuées et transformées en poulet haché bon marché, puisque leurs corps meurtris et diminués (donc infirmes) avaient perdu de leur valeur marchande².

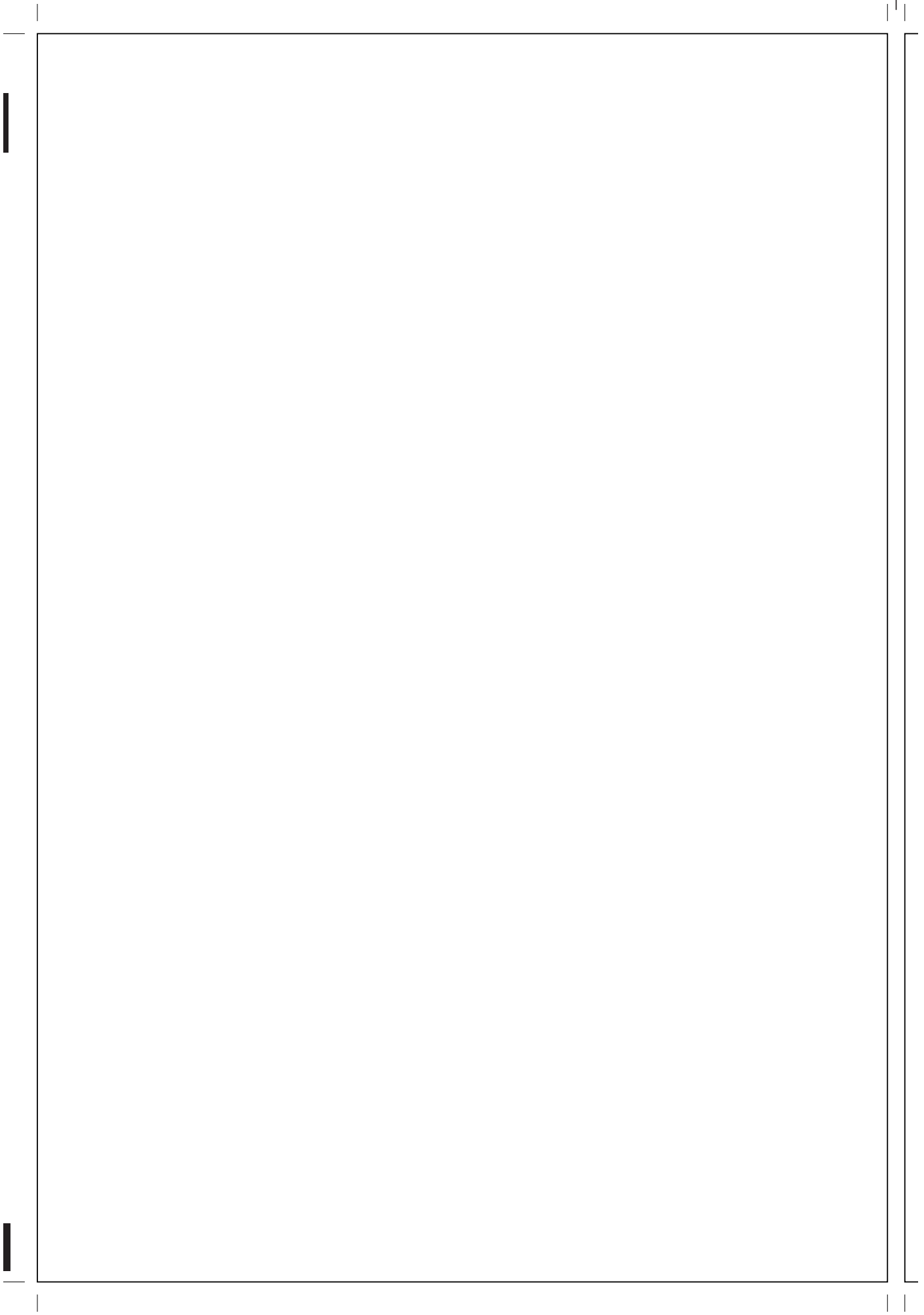
Ces cent et quelques oiseaux auxquels je me suis consacrée pendant un an ont soulevé les questions qui m'ont permis d'écrire ces pages. Comment un animal devient-il un objet ? Comment nous inculque-t-on l'idée que cette réification est normale ? Comment une réflexion sur le handicap peut-elle nous aider à voir les animaux autrement ?

La sensation qui m'a d'abord poussée à retenir mon souffle à la vue des poules en cage dans les camions m'a finalement ouvert les yeux sur ceci : la question animale est particulièrement adaptée et même indispensable à la compréhension des autres enjeux de justice sociale dont le handicap fait partie. Mais si quelqu'un m'avait dit, quand j'ai essayé pour la première fois de prendre ces poules en photo à l'usine, que je passerais les six années suivantes – et ce n'est pas fini – à examiner l'oppression animale par le prisme des études sur le handicap et du militantisme qui y est associé, j'aurais trouvé cela absurde. Et pourtant, plus je creusais et plus je constatais que l'infirmité est omniprésente dans les élevages industriels. J'ai aussi compris que le corps animal est tout autant victime de l'oppression qui pèse sur les handicapés physiques ou mentaux aux États-Unis aujourd'hui. J'ai soudain eu un déclic : si oppression des animaux et oppression des handicapés sont indissociables, se pourrait-il qu'il en soit de même des chemins vers leur libération ?

* *Organisme américain dédié au traitement respectueux des volailles.* (Toutes les notes de bas de page sont des traductrices ; celles de l'auteurice se trouvent en fin d'ouvrage.)



Première partie
RÉVÉLATIONS



1 *Incroyable mais vrai*

J'ai cinq ans. Nous sommes au milieu des années 1980, ma grande sœur fête son septième anniversaire. La sono joue « True Blue » de Madonna à pleins tubes. Les enfants font des bonds, des rondes, s'agitent partout dans la pièce. Cette excitation est contagieuse. Je veux danser. Dans mon petit corps, j'ai toute l'énergie pour : le désir de me trémousser suffit à me faire sautiller de-ci de-là de manière chaotique. Mais chaque fois que je me lève et que je commence à me tortiller, je tombe. Je prends appui sur la chaise à côté de moi, me voilà debout, un pas ou deux et je commence à bouger en rythme. Et puis... boum ! Au tapis. Les deux premières fois, ça passe pour un accident. Peut-être que je suis trop excitée, tout simplement. Peut-être que c'est juste une perte d'équilibre. Au troisième échec, je comprends que quelque chose cloche. Je n'écoute plus la musique, je n'entends plus rien. Les fesses par terre, je regarde tous les danseurs déchaînés autour de moi. « Oh, me dis-je. Voilà ce que signifie "être handicapée". »

Un an ou deux plus tard, je suis en vacances à Washington avec ma famille. En explorant la ville, mon frère, mes sœurs et moi tombons sur un panneau d'informations sur les droits des animaux. Nous courons retrouver nos parents pour leur faire part de la scandaleuse nouvelle : la viande, c'est de l'animal. Nous avons déjà convenu que si cette information aberrante se révélait exacte, nous n'en mangerions plus jamais. Notre mère, végétarienne occasionnelle

depuis longtemps, s'en réjouit. Notre père un peu moins, mais même lui changera bientôt d'avis.

Cette révélation sur l'origine de la viande m'a marquée plus durablement que celle sur mon propre corps. Étant handicapée de naissance, je ne connaissais aucune autre forme d'existence. J'avais tellement l'habitude d'être moi dans ce corps que le déclic que j'ai eu avec cette fameuse troisième chute s'est bien vite dissipé. Être physiquement différente restait abstrait – tellement abstrait que ça avait peu de conséquences pour moi, ou du moins je n'en avais pas conscience. D'accord, je me souviens de mon premier fauteuil roulant, de mes séances de kinésithérapie – rapidement abandonnées –, de mon plaidoyer auprès de mes parents pour les convaincre que mes attelles de main étaient douloureuses et inutiles, mais tout cela n'avait rien à voir avec une prise de conscience viscérale de ma différence. Alors qu'à l'instant où j'ai découvert que la viande provenait des animaux, j'ai ouvert les yeux sur quelque chose de difficile à oublier : la cruauté.

D'aucuns se demanderont peut-être si les décennies que j'ai ensuite passées à défendre la cause animale sont simplement le fruit du traumatisme causé par la lecture de la documentation sur les droits des animaux qui m'est tombée entre les mains pendant ces vacances. Je leur répondrais que cela dépend de leur définition du traumatisme. Je n'ai pas le souvenir d'images violentes d'abattage d'animaux. En revanche, et ça, c'est un traumatisme pour moi, je me rappelle la puissance et la soudaineté du changement qui s'est produit en moi : je ne voyais plus le monde de la même manière. Je croyais savoir faire la distinction entre les animaux et la nourriture. Les animaux, c'étaient par exemple nos chiens Clyde et Mischief, et notre chatte Sybil. Il y avait les lézards et les crapauds, censés vivre dehors mais qu'on retrouvait parfois dans la maison. Il y avait Georges le Petit Curieux et Winnie l'Ourson. Comment imaginer qu'ils entraient dans la même catégorie que les pommes, les sandwiches et les gâteaux d'anniversaire ?

Mon frère, mes sœurs et moi nous soutenions mutuellement pour rester fidèles à la cause : ne pas manger d'animaux. Dans la famille, personne n'a jamais eu à être un végétarien solitaire. Nos convictions

se trouvaient renforcées par l'engagement des uns et des autres, en particulier au début, quand nos amis nous trouvaient bizarres ou quand notre propre père nous tentait avec un Burger King. En un mot, nous formions une communauté – si petite fût-elle.

Mais une communauté de handicapés, c'est quelque chose que je n'ai pas connu dans mon enfance, comme bon nombre de gamins et d'adultes en situation de handicap.

Dans son livre *Contours of Ableism : The Production of Disability and Aledness*, Fiona Campbell, chercheuse en études du handicap, écrit : « Dès sa naissance, l'enfant arrive dans un monde où il/elle reçoit des messages selon lesquels être handicapé, c'est être *inférieur*, un monde où le handicap est *toléré* mais en dernière instance *fondamentalement négatif*. »

Enfant, j'ai été imprégnée d'un discours qui prône ce que les chercheurs et les militants du handicap appellent avec dérision « le dépassement ». Mon handicap était clairement un inconvénient, quelque chose de négatif, mais je pouvais le *dépasser*. Je ne le laisserais pas me définir. Même au sein d'un foyer progressiste tenu par des parents dotés d'une conscience sociale, qui pratiquaient l'école à domicile et bannissaient quasiment la télévision, le validisme s'insinuait chez nous et dans la perception que j'avais de moi-même. Il se fondait dans mon environnement immédiat : dans les escaliers, les trottoirs et les passages étroits qui me rappelaient sans cesse que mon corps n'était ni adapté ni le bienvenu. Dans les regards obliques des gens ou leurs efforts pour ne pas me dévisager, qui me rendaient simultanément hypervisible et invisible. Dans mon incapacité de citer une seule personne qui me ressemble et qui occupe un poste influent ou mène une vie épanouissante. Enfin, dans les faibles attentes que l'on avait pour moi et pour les handicapés en général.

Le validisme est un préjugé qui peut donner lieu à un nombre infini de formes de discrimination allant du manque d'accès à l'emploi, à l'éducation et au logement, aux stéréotypes oppressifs et aux inégalités systémiques qui marginalisent les individus en situation de handicap. Le validisme, c'est le terreau de la discrimination et de l'oppression, mais c'est aussi ce qui façonne notre perception du

corps « normal » – celui auquel on accorde de la valeur et qui n'est pas « fondamentalement négatif ». Bien sûr, ces moments où j'ai pris conscience de mes limites physiques (comme avec la chanson de Madonna) ont été des expériences bouleversantes et difficiles à surmonter, mais cette souffrance n'était rien comparée à celles, indescriptibles, que commençait à m'infliger le validisme. Je n'avais ni les mots pour exprimer ce que je ressentais, ni le contexte qui m'aurait permis de l'analyser. Par conséquent, j'ai intériorisé le préjugé que je percevais souvent et j'ai pris mes distances avec toute chose et toute personne ayant un rapport avec le handicap.

Quand la loi sur les Américains avec handicap (ADA) a été adoptée, en 1990, j'avais huit ans. Cela a pu se faire en grande partie grâce à la communauté qui s'est formée : les handicapés se sont unis pour manifester, mener des actions directes et revoir la définition du concept de handicap – pour eux-mêmes et pour les responsables politiques. Je n'avais aucun moyen de le savoir à l'époque, mais il existait une manière totalement différente de concevoir le handicap, et il s'est passé treize ans avant que je ne la trouve.

J'avais six ans quand j'ai appris que la maltraitance animale était monnaie courante et qu'il y avait des gens pour la dénoncer parce qu'ils la jugeaient immorale. J'étais en mesure de dire clairement comment les animaux étaient opprimés et je voulais changer notre manière de les voir et de les traiter. Ce n'est qu'à vingt et un ans que j'ai eu le même déclic au sujet des personnes handicapées.